

tez sur qui la dirige cette tour, “cheval d’orgueil” ! Après s’être interrogé sur les coutumes, les choses et figures typiques, il a fallu les organiser, puis maîtriser la bande des gardiens du temple et des chercheurs associés !

Jean Cuisenier avait autrefois traîné ses bottes et ses carnets de notes dans le djebel Ansarine de Tunisie. Puis il avait salué “Les derniers rois de Thulé” de Jean Malaurie, les chamans de “Tristes tropiques” de Claude Lévi-Strauss et avait remarqué les bigoudens de Plözévet défigurés par Edgar Morin (belle satire de dix pages, 202–211). “La juste distance” [chapitre 11], sera celle entre le Finistère et l’Aubrac (sur incitation de G.-H. Rivière, Cl. Lévi-Strauss et I. Chiva), montrant que coexistent les valeurs du passé et celles du présent, comme cela se manifeste dans les fêtes d’aujourd’hui sur le type de celles d’hier. Comment on fête la France et on fête en France, comment se perpétue l’être national à travers des rites et l’histoire de nos provinces, l’auteur l’a dit, par exemple en collaboration avec Martine Segalen dans “Ethnologie de la France” (Paris 1986) et comme directeur en chef de publications couvrant l’Ethnologie française et celle de toute l’Europe. L’art premier relève de l’ethnologie même si le politique s’en empare en second. Viollet-le-Duc s’est intéressé aux demeures privées comme aux cathédrales et aux châteaux. J. Cuisenier a capté l’excellence dans l’ordinaire (habitat, costume, danse et significations). Ce que Jean Cuisinier dit de Jacques Greimas évoquant la Lituanie en 1971, me semble tout-à-fait convenir à lui-même : “Il nous exhorte à prendre en compte les pratiques, les mœurs, les usages qui régissent implicitement les activités et les œuvres. Ainsi seulement trouverons-nous les moyens de faire vivre autrement l’héritage reçu de nos pères, sous les formes et selon les genres que nos activités prennent aujourd’hui” (268).

L’obsession du patrimoine, il la dit résistible. Mais la cession notariale, le deuxième âge l’attend du troisième. Les généalogistes ne manquent point d’occupation. Nos anciens étudiants vivent parfois de la gestion du patrimoine local ou industriel après prolifération des musées de sociétés, de provinces, de sites classés ou non. Le Musée alsacien “délicieusement désuet . . . , comble les nostalgiques d’un XIX^e siècle idéalisé, d’une société sans histoire et comme suspendue dans le temps” (290). Ailleurs, les Musées de vignobles français peuvent attirer le touriste pour le petit bar attendant plus que pour la vis de pressoir ou le panneau sur le phylloxéra. Nous connaissons encore les valeurs de symbole et d’ustensilité des objets, documents, bâtiments d’il y a un siècle à peine, mais l’avenir patrimonial paraît sombre à qui observe les pauvres soins donnés aux techniques moribondes. Espérons que la séduction de l’écosystème, le souvenir des racines, ou le plaisir de jouer la locomotive des “Maîtres fous” une fois à la retraite, agiront encore un temps pour la protection du patrimoine. Dans l’épilogue, leçon de discernement, on prend la mesure de l’exceptionnel dans l’ordinaire.

Un livre pour s’instruire ? Plus encore pour se passionner, grâce aux trésors de connaissances muséologiques et historiques amassées et soupesées par un

maître ès-arts, penseur du rituel, expert en maisons rustiques, conteur d’histoires normandes et sélectionneur d’œuvres de civilisation ! Solide le plaidoyer, riche la documentation, agréable cette littérature !

Claude Rivière.

Cuisenier, Jean : Penser le rituel. Paris : Presses Universitaires de France, 2006. 206 pp. ISBN 978-2-13-055567-4. Prix : € 23.00

Cette fine et stimulante réflexion, élaborée à partir d’articles parus précédemment, retouchés, réargumentés, montre à la fois combien le problème du rite taraudait l’esprit de l’auteur, enchanté par les mondes grec et balkanique, lorsqu’il rendait compte dans ses derniers ouvrages (après focalisation sur l’ethnologie française) de tel vécu cérémoniel slave, des modes de glorification du héros Marko, d’une procession funéraire roumaine, de la vénération d’une icône orthodoxe bulgare, etc. Le thème des rites populaires est certes récurrent dans les travaux ethnologiques, mais l’interprétation s’en est mûrie depuis une vingtaine d’années et c’est avec brio que J. Cuisenier présente, dès le début, le fil directeur et le tissage de l’argumentaire. À partir d’exemples notés au cours d’enquêtes de terrain, il précise et nuance sa pensée, puis réinsère ses données dans une réflexion sur le lien entre les changements sociaux et les nouvelles ritualités pas seulement religieuses. Une écriture séduisante enveloppe une pensée jamais excessive dans ses formulations, alimentée par des expériences de professeur, d’ethnologue, de voyageur et toujours pertinente dans la manière de tricoter le réel sans dogmatiser.

Seize ans après avoir dirigé aux Presses Universitaires de France, dans la collection “Ethnologies” une traduction de Victor Turner : “Le phénomène rituel”, Jean Cuisenier livre lui-même ses propres réflexions sur le thème. L’auteur de “Penser le rituel” présente d’abord les éléments d’une théorie du rite, à partir de sa racine védique, et du mot latin *ritus*, l’ordonnance le rite est répétition scrupuleuse d’opérations selon certains codes. Consultant les auspices, l’officiant de la Rome antique devait observer certes, mais surtout énoncer, interpréter. La parole compte autant que l’acte, le geste, la posture. Dans la cérémonie, on y ajoute éclat, splendeur et pompe, par exemple maintenant lors d’un mariage à l’Hôtel de ville ou à l’ouverture des Jeux olympiques. Tout rite n’est pas cérémoniel (oraison intérieure) et tout cérémoniel n’est pas un rituel référant à de fortes valeurs communes. “C’est l’animalité qui se manifeste dans le cérémoniel, et l’humanité dans le rituel” (32), mais le rite meut le corps dans sa totalité. Dans un effort d’institution, chaque église chrétienne poursuit ses normalisations et codifications des expressions vivantes de la foi, en engageant l’âme et le corps : fêtes calendaires ou saisonnières, processions, pèlerinages . . .

Outre les différences entre rite et cérémonie sont notées celles entre règle morale et rite (les deux prescrivant des manières d’agir mais avec des contenus de croyances différents), celles aussi entre mythe et rite,

complexes et variées. Si Mircea Eliade conçoit le rite comme représentation scénique de paradigmes contenus dans les mythes, on peut aussi voir les mythes comme justifications imagées de rituels préexistants (initiations), ou bien comme simples discours d'évocation d'un parangon (Narcisse, Œdipe) sans véritable traduction rituelle (sauf évitement de la belle-mère, la prohibition de l'inceste étant un interdit). Pour Jean Cuisenier, le rite donne à penser, et inversement bien des mythes se délitent en formulaires fixés par l'écriture. Face à Claude Lévi-Strauss réfléchissant surtout à partir de cas amérindiens, Cuisenier dit ses différences de points de vue : la mythologie locale nous instruit plus sur la société concrète d'où elle provient que sur le fonctionnement abstrait de notre esprit. La pensée enveloppée par le rite, somptueux et raffiné dans les sociétés balkaniques, n'est pas en voie d'abâtardissement et ne s'ensevelit pas dans l'action. Sans nécessaires moyens verbaux, l'activité rituelle n'a rien d'une forme inchoative de la pensée. C'est le rite qui souvent confère le sens au récit.

Et puis il y a rite sans mythe, chez les marins pêcheurs de Fécamp qui, comme les Trobriandais, s'assurent de captures non aléatoires par un petit rite de départ contre les chahuts marins, après bateau baptisé, chaluts bénis et interprétation des signes : "Les coucous ont chanté, l'orphie est arrivée" signalée aussi par le vent d'amont qui rend l'eau trouble. A d'autres moments, le hareng sort. À la criée du poisson, le jugement objectif de la qualité réduit le champ du rite (45). Protocole plus que rite, le repas à la table d'hôte de Churchill College de Cambridge où les nobles invités se plient au lavement des mains puis apprécient les échansons de la bière (les *butlers*) en sachant que l'ordre des convenances prime celui des succulences ! (69)

Sachant par comparaison ce qu'est le rite, il faut se demander ce que fait l'activité rituelle. Ex. : engager par la parole dans le mariage par une jonction de mains, de têtes et métonymiquement de sexes, perpétuer et renouveler l'identité sociale des Arméniens immigrés en France (88). Le rite impulse plus qu'il ne représente. Il se vit et anime la société dans ses profondeurs sans jamais s'enfermer dans un conservatoire.

Entre les menus faits toujours interprétés de la même façon chez les folkloristes et les intuitions surclassées des généralistes d'une thématique, il faut savoir pondérer. L'anthropologie sociale est trop souvent porteuse d'un multiculturalisme creux et vague, et n'est aucunement habilitée à se substituer à l'ethnologie (183), laquelle porte un regard plus intérieur qu'éloigné, tout en sachant explorer le jadis et le naguère en même temps que l'histoire récente, même après la date de péremption du régime de Ceausescu. Point de temporalités uniques, mais, sans référence à Gurvitch, le temps des travaux champêtres, celui des politiques sujet aux tornades, celui de "l'au-delà" des Églises !

Ah, cette vibration aux chapes d'or des archimandrites, et aux seize rayons du soleil d'Alexandre dans quelque Macédoine enslavée puis délavée, le rouge n'ayant pas tenu ! Dans les diverses Macédoines, le

soleil d'Alexandre, puissant identificateur, doit-il être un signe de ralliement national ou ethnique ? Et en Bulgarie que faire des icônes culturelles devenues biens culturels des musées ? Seulement les déchiffrer comme le faisait Panofsky, le prophète Elie suspendu à une cimaise ne se livrant plus à la palpation et au baiser.

Les rites se modifient. À Sofia, le mausolée du "tsar rouge brièvement sanctifié" est devenu un cube de béton désaffecté. Mais la croyance orthodoxe a fléchi. Les codes icôniques de l'hagiographie découpée en épisodes peuvent désormais se lire au Musée autant que dans les lieux de culte. Le communisme a rendu blafard le cérémonial des noces désormais civil et formel. Il y a bien fêtes et rites, mais revus et corrigés dans les terroirs du matérialisme historique. Même les marchands du temple ne croient guère qu'en Saint Marc . . . , de Bourgogne, *slibovic* ou *tuica*, et beaucoup n'allument les feux de la Saint Jean que dans le cœur des filles. Les rites saisonniers demeurent encore festifs dans le bloc est-européen débloqué, mais le légendaire et le profane se substituent au religieux et au magique. Un peu partout, la fin de la seconde guerre mondiale a refroidi la piété, et les saints patrons de village ne savent plus assurer une bonne moisson et une abondante descendance. Reste à savoir si l'avenir incertain des rites coutumiers est lié au refuge dans une ethnicité valorisée (bulgare, turque, albanaise, valaque, hongroise, tsigane). Il y a tant de capitaux linguistiques, religieux, politiques, symboliques en cause, et si peu de politiques culturelles cohérentes !

Tout comme autrefois sur les rivages incertains des mers héllènes. Certains rites servaient à se protéger des vents d'Éole enfermés dans une outre. Iphygénie y a risqué sa peau. Mais il n'est plus d'outre marine, ni de sacrifice de boeufs. N'est gonflée que la joue du génie de Botticelli pour la "Naissance de Vénus". De l'autrefois au naguère, on passe des pronostics de météorologie marine émis par Diodore de Sicile aux prières à Saint Barthélémy qui fait craindre les démons du ventre de la terre et fait espérer la puissance du Seigneur du haut des cieus. Bon vent pour la Sicile ou pour Saint Barth ! dirai-je au barreur de catamaran, Jean Cuisenier, dont la remarquable maîtrise du verbe ajoute à la séduction d'une pensée claire, documentée, à la fois forte et modérée, interrogative par jeu : notre monde désenchanté est-il demandeur de cérémonies, de régals, de fêtes, d'habitudes, de rites ? La réponse est immédiate, antérieurement argumentée : "Les usages, les pratiques, les rites profanes et religieux façonnent la substance culturelle des peuples et de leurs civilisations" (186).

Claude Rivière

Deegalle, Mahinda (ed.): *Buddhism, Conflict, and Violence in Modern Sri Lanka*. London: Routledge, 2006. 277 pp. ISBN 978-0-415-35920-7. Price: £ 75.00

Das Buch ist in erster Linie an Buddhismus-Experten gerichtet, aber es ist dennoch auch für Ethnologen spannend, vor allem für Forscher über Krieg und Gewalt. Das Buch beinhaltet eine interessante Sammlung von